

Guillaume Kosmowski

Les écluses du temps

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-1803-5**

© Guillaume Kosmowski

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

à ma fille

Ishem

Ishem, assis sur le bord de son lit, allongea ses longues jambes et fixa d'un regard vide le mur de crépi crème qui lui faisait face. Il avait emménagé à la fin de l'automne dans un petit pavillon d'un lotissement au 2, rue Pierre et Marie Curie, à Bollène, dans le Vaucluse. Il avait 23 ans, et il se sentait fort.

Il ferma les yeux.

Il passait toutes ses journées chez lui, à lire ou regarder la télévision, ne sortant qu'à la nuit tombée pour aller courir, chaque soir.

Il suivait toujours le même parcours.

Après avoir déclenché son chronomètre, il s'élançait de sa foulée souple, dans son survêtement bleu électrique et jetait ses baskets à l'assaut du bitume. Il prenait la rue Théodore Aubanel, rejoignait le rond-point de l'avenue Jean Moulin qui contournait le lotissement, puis s'engageait vers le sud sur l'avenue Joseph Mège. Il parcourait 200 mètres en ligne presque droite, et bifurquait sur la promenade Léon

Perrier qui enjambe l'autoroute A7. Un vacarme insensé l'assailait : moteurs lancés à pleine vitesse, pneumatiques sur l'asphalte avec effet doppler.

Arrivé en bas du pont, il repartait de sa longue foulée vers le nord, sur la promenade qui longe le Rhône en contrebas de l'A7. Le son était différent : à sa gauche, les eaux calmes, à sa droite, les bolides de plastique et de métal, hurlant leur chant de vitesse.

Il aimait bien courir. Ça ne le fatiguait pas. Il avait toujours aimé ça.

Au travers des arbres qui le séparaient du fleuve, il apercevait par intermittence la lourde masse du barrage-usine André Blondel se dresser à un demi-kilomètre dans la lumière des spots violets projetés contre l'édifice. Il le rejoignait en deux minutes. Et le traversait sans s'arrêter.

Le barrage. Il le connaissait par cœur.

D'abord, il y avait l'écluse, haute de 23 mètres, qui retenait les millions de mètres cube d'eau du Rhône. Puis les bâtiments, classés Monument Historique, construits entre 1952 et 1956 dans un style d'époque, néostalinien ostentatoire, une sorte de barre soviétique à la façade saupoudrée de claustras en béton vibré évoquant bizarrement l'art arabe emprisonné dans des motifs carrés. Six alternateurs s'y nichaient, entraînés par des turbines Kaplan de 59 mégawatts chacune, avec un débit maximum total d'eau de 1 970 m³ par seconde, produisant au total 354

mégawatts de puissance. Des millions de tonnes de béton et d'acier...

Parvenu sur l'autre rive, il longeait le coude du fleuve en direction du sud pendant 800 mètres. Avant de s'arrêter, et de stopper son chronomètre. L'eau bruissait doucement. Il se retournait. Le barrage avait disparu derrière les frondaisons.

Ishem rouvrit les yeux. Il était 21 h 30. Il se leva. Ce soir de décembre ne serait pas comme les autres. Il prit son sac à dos et sortit.

Ses mois d'entraînement repassèrent devant ses yeux tandis qu'il courait dans la pluie fine des rues vides.

Ses parents étaient morts, voilà cinq ans. Ensemble, tous les deux, dans leur maison, située à quelques kilomètres de Misrata, bombardée par les avions de ce pays, la France, qu'il haïssait plus que tout. Il avait passé deux jours, les larmes aux yeux, à fouiller les décombres de sa maison natale pour finalement découvrir ce qui restait de leurs corps, mutilés, broyés, en partie calcinés. Ses parents, musulmans modérés, l'avaient élevé dans le respect de la vie, dans la tolérance. L'intégrisme était pour eux un danger, une perversion des valeurs que véhiculait leur religion. Après les avoir lui-même mis en terre, Ishem bouleversé s'était rendu à la mosquée de la ville voisine pour reprendre contact avec ces « frères » qui l'avaient approché à plusieurs reprises par le passé. Ils avaient accueilli leur future recrue à bras ouverts, remplaçant sa famille perdue. La suite avait coulé de source. Le désert, sa formation psychique et

physique. L'Organisation, ses chefs et son réseau. Puis ce fut l'exil.

Ce soir était celui de sa libération, de sa vengeance, de son accomplissement. Et cet accomplissement nécessitait un timing parfait. Il se focalisa sur sa mission.

Le poids de son sac à dos, plus lourd et plus gonflé qu'à l'habitude, ne le gênait pas pour courir. Il passa bientôt au-dessus de l'autoroute sans avoir rencontré âme qui vive dans la bruine glaciale. Il franchit l'écluse et poursuivit sur le barrage. Les lourds bâtiments abritant les turbines dégoulinèrent comme des Léviathan ocre, oscillant dans la brume. La porte de l'écluse amont s'ouvrirait à 22 h 15, chaque seconde comptait.

Il se souvint de la clef dans sa boîte aux lettres. Marque Volkswagen. Puis le coup de téléphone. Il pensa à ses frères d'armes de la rue Pablo Picasso, qui allaient s'occuper de la porte amont. Inch Allah ! Son visage ruisselait.

Il rejoignit la rive et entama les derniers huit cents mètres. Parvenu au point de chronométrage, il s'enfonça dans les bosquets, denses à cet endroit, et s'éloigna du fleuve. L'endroit était désert. Il transpirait dans sa combinaison de plongée sous son survêtement. Il fit encore quelques pas avant de s'arrêter et de l'enlever. Il avait quinze pains de plastic fixés sur son torse avec des scratches, détonateurs en place. Il sortit de son sac un petit respirateur et un masque de plongée profilé. Il enfila les deux, avant d'extirper du sac une paire de palmes télescopiques et le

petit scooter sous-marin noir Seadoo RS3 de 8 kg qu'il avait acheté 899 euros sur Internet, et légèrement modifié. Ishem était prêt. Le scooter devait l'emmener à 8 km/h au lieu des 5 d'origine. Il y laisserait sans doute son moteur. Le tout était d'espérer qu'il tiendrait assez longtemps.

Telle une ombre, il se glissa dans les eaux noires et glaciales du Rhône. Il était 21 h 36.

Le petit Seadoo ronronnait. Ishem devait d'abord traverser le fleuve pour utiliser ensuite le contre-courant qui longe la rive opposée afin de parcourir le plus vite possible la distance qui le séparait de son objectif. Palmant entre deux eaux de toutes ses forces, il parvint à rejoindre l'autre rive en ne perdant que cent mètres de dérive, puis il remonta plus vite pendant une vingtaine de minutes, à quelques centimètres sous la surface, porté par le flux. Une grande joie l'envahissait peu à peu. Il se sentait fier de lui, de sa patrie. Fier de pouvoir se venger de ces barbares qui avaient massacré sa famille. Fier de frapper fort là où ce pays était faible. Dans cet occident sans foi, ni vision, ni morale.

Il était à l'heure, tout se passait bien. Quand il fut à cinquante mètres de l'écluse géante, il plongea plus profond, et fila vers l'énorme porte. Dès qu'il l'eut atteinte, il accrocha le Seadoo à sa ceinture, et fixa, une à une, ses charges derrière les montants d'acier, armant les détonateurs. L'opération lui prit plus de dix minutes. Il lui en restait huit pour rejoindre sa voiture. Les détonateurs déclencheraient les explosions à 22 h 20. Cinq minutes après l'ouverture de l'écluse amont.

Ishem plongeait, s'éloigna de la porte monumentale et lança le Seadoo à fond en aveugle. Après six cents mètres, il refit surface et obliqua pour rejoindre le coude de l'autre rive. Il avait mal calculé sa trajectoire et finit par atterrir une centaine de mètres trop bas. Il pesta en se débarrassant de son matériel dans le Rhône, puis partit en sprint sous les arbres. La D243 était à cinq cents mètres, la voiture y serait garée sur le sentier qui rejoignait la route. Il n'aurait plus le temps de partir par la D8 au sud. Il aurait juste le temps de prendre la départementale vers le nord et de dépasser le barrage avant qu'il ne soit trop tard.

L'explosion fut bien plus forte que ce qu'il avait imaginé.

Une énorme boursoufflure de flammes jaillit des flots, et détruisit la porte géante, l'avalant et faisant voler haut dans les airs la tour de contrôle qui la surplombait avec son mirador, sorte de frontispice au style soviétique. L'eau jaillit de la boule de feu dans un immense panache de vapeur. L'imposant édifice du barrage, âgé de plus de soixante ans, fut profondément ébranlé par la formidable onde de choc, et quatre des six turbines monumentales du bâtiment usine se bloquèrent pendant qu'une lame d'eau de vingt-cinq mètres de haut déferlait dans le Rhône depuis l'écluse éventrée.

Le barrage se mit à émettre toutes sortes de grincements très sourds et puissants, parfois des feulements suraigus. Ishem courait de nouveau. Il n'avait pu s'empêcher de regarder l'énorme explosion et avait senti son souffle chaud malgré la distance, la pluie et le froid. Il avait vu

jaillir ce geyser formidable des ruines de l'écluse, et senti le grondement qui l'accompagnait.

En arrivant essoufflé à la D243, il s'arrêta brusquement et scruta les alentours. La voiture n'était pas là... Ishem poussa un long cri de rage et de désespoir. Il ne voulait pas mourir en martyr. Il ferma les yeux sur l'image de ses parents, et se remit à courir. Cap au sud, puis ce serait à l'ouest sur la D8, et puis... trouver une bagnole.